

MARCO PEREZ

JOUR VIENDRA

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

ARNOUX PAULINE	HUOT JULIETTE
BENOUDIZ SYLVIE	LEMEN THÉODORE
BETMALLE ANGRAND	MANSON MATHIEU
MATHIS	MARTIN BAPTISTE
BOUILLOC SONITA	MESLIN DORIAN
COHEN TROUILLARD	MIRANO ELÉONORE
MARCELLE	NAZMJOU MANON
DOKHAN ARTHUR	PEREZ ALAIN
DOKHAN SOPHIE ET DAVID	PEREZ GILLES
DOKHAN VALERIE	RAHMANI KENZA
DUCROUX ANNE	SALMONA GUY
DUCROUX EMMA	THIRIEZ ALEXIS
GUIAVARCH PIERRE	VAUCEL FRANÇOISE
HERVÉ MÉLODY	

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042524555

Dépôt légal : mars 2026

Pour Sylvie

« Pues la vida siempre te dara
Un camino, unico a ti
Con tiempo veras
Con tiempo veras »
Jehro

1931. 1932, peut-être. Un parachutiste atterrit dans un champ de lavande, au nord de la Provence. Il est accueilli par un fermier qui borde un nourrisson. « Puis-je faire un portrait de l'enfant ? », demande-t-il. Le paysan lui tend une feuille. Il dessine le visage d'une femme de trente ans.

Je naîtrai quelque part dans la Naturby avec la moitié de mon visage. Il faut imaginer. Ma peau blanche fera le tour de mes yeux gris et s'enfoncera dans un cratère : une congestion ouverte qui répandra mon sang dans l'eau. J'aurai l'air de porter un masque partiel, décharné sur toute une partie du front. Cela fera beaucoup de sang à contenir pour me maintenir en vie, au moins jusqu'à ce qu'on atteigne la rive.

Mes parents navigueront dans une petite barque de circonstance, me pensant mort ou à peu près, même quand ils m'entendront pleurer. Surtout quand ils m'entendront, oui.

On atteindra précipitamment un rebord, imaginez ; petite hémorragie crachée sur la pelouse qui mène aux rues. Mes pleurs seront vite étouffés par la nappe que ma grand-mère étendra dans l'herbe, tandis que le pollen fera tousser ma mère au milieu de ses sanglots. On me déposera en courant dans la chambre d'une voisine et l'on ne m'en bougera plus, – Madame Vilar. Ma fracture au visage, disons comme ça, me plongera dans un chaos très profond qui durera plusieurs jours. J'irai d'éveils en évanouissements. D'hémorragies en cris. Et tout le village finira par me connaître. Je changerai cent fois de prénoms. Dans le tumulte, madame Vilar proposera Achille.

Mon visage étendra doucement sa forme pour transformer le décharnement en atrophie. Il se gonflera de souffles et de liquides chauds. Cela durcira et je plierai, dessous. Conscient et endormi. Comprimé et mobile. Mon père, à l'époque il aura je crois quarante ans tout pile, mon père soutiendra mon front des jours entiers sans s'alimenter et me dira plus tard avoir tenu sur la portion d'eau contenue dans le vin. On passera de longues veillées ensemble au cours desquelles il me fera des confidences. J'entendrai sûrement lors

de mes premiers jours mille choses qu'aucun membre de la famille n'entendra jamais.

Concernant la petite bosse qui se formera sur mon crâne, on suspectera d'abord le développement prématuré d'un méningiome, une tumeur cérébrale bénigne qui se manifeste généralement en fin de vie et grignote abondamment l'intérieur du crâne. Mais cela ne justifiera aucunement la déformation de mon visage, laquelle nous apparaîtra très progressivement. Ma mère, prompte à se sentir coupable de tout, surtout dans les situations extrêmes, dira avoir un jour appuyé un peu fort sur son bas-ventre dans un tramway, et ce sera tout ce qu'elle osera répondre aux chirurgiens de Draguignan qui lui poseront sans discrétion, dans le hall, tout un tas de questions sur la forme de son utérus.

— Cela peut-être un choc externe, dira l'un d'eux à mes parents, mais les différentes origines possibles de la macrocéphalie sont généralement des causes génétiques. Il faudrait attendre que l'enfant grandisse un peu avant de se prononcer.

Je vous passe les visites en clinique auxquelles ma mère sera conviée et qu'elle me racontera également, avec autant de détail. Mon père, quant à lui, qui voudra subitement tout savoir de la médecine, fera le tour de l'immeuble où logeront les Vilar, en compagnie des chirurgiens, et en fumant, paraît-il, pour la toute première fois depuis son adolescence.

— Vous dites rien à ma femme..., dira-t-il aux types avec lui (mais ma mère l'apprendra à son insu et finira par me le raconter).

Un pessimisme de plus en plus marqué, du reste, se fera sentir autour de moi. Les conséquences les plus probables de ma malformation congénitale sembleront toutes insurmontables : retard mental, croissance altérée, vieillissement prématuré... Les parisiens seront ouverts ! On me rapportera plus tard une phrase de Renato Nicolai, un ancien maçon italien, qui deviendra par la suite un ami de la famille, et de mes grands-parents surtout ; il dira comme ça, par-dessus le lit :

— Igor... Tu as de très beaux yeux.

Et ça fera beaucoup pleurer mon père.

Adossée au chevet, toujours courbée sur le petit cocon de laine, ma mère, occupée à pleurer en souriant, lira jusqu'à toutes les connaître les histoires pour enfants que nous prêteront les Vilar. On en gardera une près d'un pendule, douze pages en carton qui sentiront pour des années le faux jasmin. On me lira cette histoire, un ours qui échange une pièce d'or contre du miel et des berlingots, on me lira cette histoire des dizaines de fois lorsque, paraît-il, je semblerai m'évanouir. Ma mère chassera d'ailleurs d'une gifle un résident de l'immeuble qui, me pensant mort à cause des rumeurs, sera venu lui présenter ses condoléances.

Pour savoir comment j'irai, on me touchera le creux de la main. Même dans le doute, on continuera de me nourrir avec des seringues trempées de larmes et on s'émerveillera de ma merde qui sera un précieux indice de ma vitalité. Je puerai par ailleurs la chair ouverte, et le pus congelé. C'est tout cet ensemble-là que mes parents auront le déshonneur de devoir affubler d'un nom. Humaniser de plusieurs lettres qu'ils n'oseront encore imaginer ailleurs qu'au-dessus d'une épitaphe.

On accusera la malédiction. Tantes éloignées et cousines seront appelées à la barre pour répondre, toutes comparées à des sorcières. « On nous a porté l'œil ! », dira mon grand-père, et on assistera à l'ouverture de ces coffres-forts restés inviolés pendant des décennies et que toutes les familles transportent de cave en cave. On se persuadera du mauvais sort et l'on fouillera toutes les rancœurs. Pendant ce temps, les petites dames de la mairie chargées du recensement feront leurs tours dans l'escalier, en retenant des phrases par cœur. Le dernier jour que je passerai chez les Vilar, mon père s'en ira faire une marche pour ne pas leur sauter à la gorge.

Après plusieurs jours, je me réveillerai de mon coma. Des souffles tranchants se feront sentir sur mon œil morcelé. Que me voudra-t-on ? Une première photographie viendra d'être prise – celle dont chacun se prétendra l'auteur.

La photo est terrible : j'ai des petites mains anémiques qui ressemblent à des flocons de neige et mes joues gonflées vomissent une espèce de liquide filandieux. À côté de moi il

y a un bout de la veste de mon grand-père et en dessous de moi, plusieurs choses : la main de ma mère, un bavoir rempli de merde avec la longue traînée visqueuse que je semble expirer, et du sang qu'on devine un peu partout sur les glaires. On ne voit sur l'image que le sourire de ma mère ainsi que son nez, et le bas seulement de ses lunettes ; peut-être a-t-elle souhaité qu'on ne voit pas briller son regard.

La photo restera dans nos albums et on s'en servira de temps en temps pour émouvoir les aïeuls aux dîners. On la conservera bien au chaud dans une armoire à vieux livres, comme une relique tout à fait importante et un symbole de résilience. J'avoue que c'est un peu cynique, mais je ne peux m'empêcher de considérer que cela dit beaucoup de notre nature, cette propension à vénérer la photo d'un sac de merde. (Quel honneur pour moi d'être l'heureux élu !)

Quand je commencerai à me remettre de mes hémorragies, ils feront du bruit, tous, pour aller dire dans les restaurants d'en bas que je suis guéri. Monsieur et madame Sandreschi auront un fils qui s'appellera Igor, né respectivement le 8 et le 14 avril 1995. Pour longtemps, on me fera célébrer un second anniversaire, pour ce soir de tumulte où je recommencerai enfin à me mouvoir, à me réveiller de mon interminable K.O. Quand je pousserai ces cris, quand je me signalerai pour de bon et qu'ils s'embrasseront tous, leur front couvert de sueur et d'urine au-dessus de moi, mon corps aura porté tous les prénoms, endossé chaque malédiction, vécu tous les destins possibles et toutes les hypothèses médicales. J'aurai mis une semaine à naître.

Aux dîners nocturnes, à l'heure des soupes, on m'accordera cette vie prévisible, déjà jouée. Fait à la catastrophe physique, on envisagera en moi un marginal errant et calme. Un caractère vagabond et docile qui se chercherait souvent une rive à l'écart. Les destinations les plus lointaines, même désertiques, me seraient affables. J'irais m'attarder dans des PMU de sortie de gare, dans des villages français loin des villes. On me prédira un tempérament d'étranger. D'apatride naturel et sentimental.